

CITIZEN K

INTERNATIONAL



PRINTEMPS 2012

MODE
*DÉMESURE
SUR
MESURE*

IGGY POP
*L'ÉTERNEL
REBELLE*

SAINT-BARTH
*L'INSOLITE
INSULAIRE*

Extravaganza

*UN PRINTEMPS
EXUBÉRANT AVEC*

ÉLISA SEDNAOUI

ZONE EURO HORS FRANCE 7€

L 18721 - 62 - F: 1,00 € - RD





EXTRAITS EXTRÊMES

Parfums d'excellence: le dérèglement de toutes les essences

Par Denyse Beaulieu. Illustrations, Domitille Leca



L'odeur ne ressemble à rien, le nom n'a pas de sens. Quant à son sexe, allez savoir... Pensez donc : *Jicky*, Guerlain, 1889, qui s'écarte de la nature à la fois par son style abstrait et ses notes de synthèse à une époque où les parfums s'inspirent encore des jardins. Bref, excentrique au sens strict : "En opposition avec les idées reçues." Extravagant, aussi bien : "Qui s'écarte des habitudes, qui provoque l'étonnement." Avec ce jus au genre olfactif et sexuel indéterminé, l'ange du bizarre préside donc à la naissance de la parfumerie moderne — early adopters de *Jicky*, les dandys ne s'y sont pas trompés. On en douterait en mettant le nez dans les self-services de la beauté avec leur tsunami de notes roudoudou, déo *Axe* ou gel-douche, mais les plus grands jus ont souvent tangué du côté du too-much. Sillages wagnériens, accords surréalistes, distorsions d'odeurs familières, notes inédites ou utilisées en overdose... À commencer par les fameux aldéhydes de Chanel N°5, qui sentent les agrumes, la cire et le pressing et qui ont le don de booster les essences naturelles. Poncif aujourd'hui, mais aussi excentrique en son temps que de troquer sa capeline à fleurs contre un canotier. Ou encore, *Bandit* de Robert Piguet, commis en pleine Occupation par l'un des parfumeurs les plus couillus de l'histoire, Germaine Cellier : chypre cuiré pour garces clope au bec, flingue au poing, overdosé en isobutyl quinoléine, synthétique caractériel à relents de cuir, de terre et de réglisse. Trois ans plus tard, elle récidivait avec *Fracas*, rencontre explosive d'une diva (la tubéreuse) et d'une ingénue (la fleur d'oranger) qui allait engendrer une dynastie de floraux hystériques. Notamment *Poison* de Dior, floral miellé-épicé vénéneux d'Édouard Fléchier, dont le sillage d'une intensité quasi-toxique l'avait fait interdire dans les restaurants américains ("No Smoking. No Poison"). "Qui offrirait un poison en cadeau?", s'étranglait le *New York Times* à sa sortie. Ce genre d'excès, envisageable dans les années 1980, serait-il encore possible à une époque où l'industrie, régie par le goût standardisé des panels de consommateurs, ne se risque plus guère à faire péter une molécule de travers ?

"No Smoking. No Poison.
 Qui offrirait un poison en cadeau?"
 s'étranglait le *New York Times*



Les mutants du mainstream

Ce n'est qu'à leurs risques et périls que les anges du bizarre survolent l'espace aérien des grandes maisons. En 1999, Annick Menardo infuse *Bulgari Black* d'une note de thé goudronneuse virant au tarmac en fusion : ce *Shalimar* pour Réplicants se fait hélas de plus en plus rare sur les rayons. Un temps disparu au radar, le *Nu* de Jacques Cavallier pour Yves Saint Laurent époque Tom Ford (2002) ose l'austérité de l'encens monastique dans un féminin mainstream : il vient de ressusciter, rhabillé d'un nouveau flacon, dans *La Collection*. Du même Jacques Cavallier, le regretté *Feu d'Isey* (1999) : son cocktail d'odeurs fumées et rosées baignant dans un accord de pain et de lait l'a grillé auprès des fans de *LEau*. Né la même année, récemment porté disparu : *Rush* de Gucci, également conçu pour Tom Ford. Surdosé en aldéhydes C-12 avec leur odeur de métal chauffé par une résistance électrique, en pêche Tagada et en jasmin réduit à son plus petit dénominateur, le mutant de Michel Almairac irradie le chypre fruité d'une lueur de néon bleuté. Fumée, encens, floraux décadents et synthétiques assumés, capture d'odeurs qui n'auraient jamais dû aboutir dans un flacon, accords surannés récupérés dans les poubelles de l'histoire... Depuis l'an 2000, il n'y a pratiquement plus que chez les marques alternatives qu'on trouve ces notes extrémistes, à une exception près : Thierry Mugler. ▶



Les potions du Dr. Muglerstein

C'est sans doute une des dernières grandes maisons qui se permette des extravagances olfactives. Il faut dire que ça a payé du premier coup. Vingt ans après son lancement, *Angel* se maintient sur le podium. Pourtant, au départ, l'overdose de praline collée par Olivier Cresp et Yves de Chiris sur une charpente massive de patchouli était jugée indigeste : c'était la première fois qu'on versait de l'éthylmaltol, l'arôme caramel-fruites rouges de la barbe-à-papa, dans une cuve de parfum. Depuis, *"Overdose, l'utilisation d'accords inédits, de matières dosées comme on ne l'a jamais fait auparavant, est le principe même de notre charte de création"*, explique Pierre Aulas, directeur olfactif de Thierry Mugler. À l'instar d'*Angel*, tête de file des gourmands, *Womanity* fait le pari de créer une nouvelle famille, le sucré-salé. Pour le sucré, une figue de science-fiction, reproduite grâce à un processus d'extraction moléculaire breveté par le laboratoire Mane. Pour le salé, c'est plus cinglé : louche de caviar osciètre aux arômes animaux, iodés, noisette. Ce mariage contre-nature dégage sur certaines peaux un fumet à la fois marin et laiteux, à la limite de la jeune fille négligée. Le *Womanity* sublimé de chutney de figues de l'édition limitée *Le Goût du Parfum* s'avale mieux, mais gare à ne pas oublier la mouillette dans son sac à main — sur cuir, il est tellement tenace qu'il faudra envisager un exorcisme.

Le jardin des supplices de M. Lutens

L'année même où *Angel* s'échappe des laboratoires du Dr. Muglerstein, une autre cellule de résistance aux talibans des écoles de commerce s'ouvre au Palais-Royal. Quoi de plus extravagant que d'offrir à Serge Lutens, alors directeur artistique du maquillage chez Shiseido, une maison entièrement fondée sur ses goûts et sa personnalité ? Qui n'aurait qu'un seul point de vente ? Qui prendrait plaisir à exacerber les facettes les plus difficiles de notes déjà atrabillaires ? Animalité du musc (*Muscs Koublai Khan*), attaque viride et venimeuse de la tubéreuse (*Tubéreuse Criminelle*), austérité terreuse de l'iris (*Iris Silver Mist*)... Serge Lutens se défend pourtant de créer des parfums délibérément excentriques : *"Dans un monde qui ne désire désormais se définir que par l'excentricité, un parfum qui déciderait d'être excentrique ne le serait pas. Il serait juste convenu et vite montré du doigt comme faux ! L'excentrique l'est par nature et non par choix. Ce qu'il fait est conséquence de lui-même. L'excentrique se situe en dehors du centre. Paradoxalement, c'est pour lui la seule chance de se retrouver !"* Il n'en reste pas moins que faire un appel du nez à la Camarde en donnant à un parfum le nom de la prière aux morts est un geste que n'auraient pas renié Baudelaire ou Oscar Wilde : *De Profundis*, liqueur ultraviolette, exhale l'encens et la verdure douce-amère du chrysanthème, fleur de cimetière par excellence.

Le parapluie et la machine à coudre

Greffer le modeste lilas, ringardisé par son usage en vaporisateur WC, sur un accord scotch brun et colle industrielle. Le planter dans un flacon modelé d'après des rebuts de verrerie, un truc qui ne tient même pas debout, arrimé à son statut de détrit... Forcément, on est chez Comme des Garçons. D'ailleurs, c'est le nom du jus d'Antoine Lie et Antoine Maisondieu, histoire de donner valeur de manifeste au dernier-né d'une maison qui depuis *Odeur 53*, installation impossible d'odeurs inorganiques, exhibe la beauté d'odeurs synthétiques que la parfumerie s'ingénie à masquer, et dévoile leurs affinités avec les odeurs naturelles. En l'occurrence, les correspondances secrètes entre les fleurs et la colle, via l'oxyde de rose et ses vapeurs de diesel, le paracrésol aux relents de caoutchouc brûlé, l'héliotropine et son arôme amandé de colle Cléopâtre... Jusqu'où peut-on aller dans cette poésie de l'imbitable ? La butée du parfum comme forme d'art contemporain, c'est qu'on l'a sur la peau, donc dans le nez, toute la journée. À ce titre, le *M/MINK* de Jérôme Épinette pour Byredo marque peut-être les limites du fréquentable en passant directement du minéral à l'animal sans détour par le végétal : ça sent ce qu'on goûterait en léchant un centime surgelé tartiné de miel. Nicolas Olczyk de l'agence Rouge Curaçao a soumis cette réjouissante monstruosité à de potentiels acheteurs qui lui ont trouvé des remugles de désinfectant ou de toilettes publiques. L'un des traumatisés suggérant quand même, fair-play, qu'il conviendrait *"à une personne qui cultive son originalité"*.

“Vous avez dit bizarre?”

Jusqu'aux Années folles, les parfums se parent de noms qui fleurissent bon le jardin, l'amour ou l'exotisme. En 1927, ça commence à dérapage sec avec *Divorçons* de Ganna Walska, cantatrice excentrique dont le mariage avec un industriel américain aurait inspiré Orson Welles pour *Citizen Kane*. *Jovoy* lance *Allez Hop!* en 1923; *Mistinguett* répond *J'en ai marre*, titre de l'un de ses succès, en 1924. En Espagne, *Parera* devance de quarante-trois ans *Opium avec Cocaina* en Flor (1933); *Lancôme* se fend d'une *Révolte* en 1936, promptement rebaptisée *Cuir* car jugé trop incendiaire en Amérique latine. Mais c'est *Elsa Schiaparelli* qui systématise la cinglerie surréaliste, à partir de 1937, avec *Shocking*, *Zut*, *Snuff* et *Spanking*, auquel *Caron* réplique par *Coup de fouet* en 1954, tandis que *Piguet* se risque à *Dingo* en 1945. Depuis, si *Azzaro* s'est exclamé *Oh la la* en 1993, c'est du côté des parfums de niche qu'on trouve les noms les plus excentriques, comme *Dzing!* chez *L'Artisan Parfumeur*, avec mention spéciale à *Serge Lutens* pour *Filles en Aiguille*, *Nuit de Cellophane*, *Boxeuses* ou *Vitriol d'œillet*, *Comme des Garçons* pour *Garage*, *Sticky Cake* ou *Guerilla* et *État libre d'Orange* pour *Putain des Palaces*, *Charogne* ou même *Rien*. De quoi transformer la réponse à la banale question “c'est quoi ton parfum?” en pur moment de comédie.



“L'excentrique se situe en dehors du centre. Paradoxalement, c'est pour lui la seule chance de se retrouver”

Les particules élémentaires

Et si, pour retrouver l'esprit des pionniers de la parfumerie, il fallait repartir à zéro? Avec *Molécule 01* d'Escentric Molecules — qui, comme son nom l'indique, ne comporte précisément qu'une molécule — le Berlinoise Geza Schoen invente le parfum ready-made en arrachant le discret *Iso E Super*, utilisé en surdose dans une majorité de parfums contemporains parce qu'il lisse les autres notes, aux tréfonds des formules où il se planque habituellement. Une odeur qui joue à cache-cache avec le nez et qui, selon le Berlinoise, “se fait plutôt remarquer par son impact sur les autres”: une aura plutôt qu'un arôme. Plus minimaliste et on se pschitte d'Évian. Autre bombardier olfactif furtif, encore plus siphonné parce qu'il ne sent pratiquement rien exprès: *L'Antimatière* d'Isabelle Doyen, qui s'offre des échappées hors des parfums *Annick Goutal* en composant pour *Les Nez*, petite maison suisse qui tient à la fois du mécène et du CERN. Composé de cinq ingrédients normalement utilisés en notes de fond et qui, du coup, ne décollent de la peau qu'au ralenti, notamment de la vraie teinture d'ambre gris presque aussi difficile à trouver dans un flacon de nos jours qu'un boson de Higgs dans un accélérateur de particules, *L'Antimatière* reste presque indécélable, tout en infléchissant les effluves qui entrent dans son champ gravitationnel. Elle dégage, du coup, l'effet fantomatique d'une présence humaine... La sienne, mais excentrée, comme si elle appartenait à un autre. Ce qui est, proprement, extravagant. —

